

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 5

Artikel: Le colonel-divisionnaire F. Lecomte
Autor: Bauer, Eddy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342737>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il en fait profiter tous les intéressés à la défense d'un pays, du simple lieutenant — auquel il donne de précieux conseils sur l'entraînement du fantassin — au sommet de la hiérarchie militaire et aux autorités civiles. A suivre un tel guide, on comprendra mieux la guerre, ce qui, pour le capitaine B. H. Liddell Hart, est la meilleure façon de préparer... la paix.

Colonel E. LÉDERREY

Ouvrages principaux traduits en français :

- Réputations*, Paris 1931 (Concerne la guerre de 1914-18). Il s'agit d'une critique des grands chefs : Joffre, v. Falkenheim, Haig, Gallieni, Foch, Ludendorff, Pétain, Pershing).
- La guerre mondiale racontée par un Anglais, 1914-1918*, Paris 1932.
- Scipion l'Africain*, Paris 1934.
- La guerre moderne*, Paris 1935.
- La vie du colonel Lawrence*, Paris 1935.
- L'Europe en armes*, Paris 1937.
- Les généraux allemands parlent*, Paris 1948. (Interviews de grands chefs ayant participé à la deuxième guerre mondiale de 1939 à 1945).
- La défense de l'Europe*, Paris 1951.

Le Colonel-divisionnaire F. Lecomte

On ne concevrait pas que nous célébrions le centenaire du premier numéro de la *Revue militaire suisse*, sans que nous rappelions en bon lieu la mémoire de son fondateur, le colonel-divisionnaire Ferdinand Lecomte.

Né en 1826, il a donc fait sa carrière militaire sous le régime de l'armée fédérale, institué par la Constitution de 1848 et perfectionné par celle de 1874, et son œuvre nous démontre avec une parfaite clarté qu'à l'exemple et sous la conduite des Dufour, des Aubert, des Herzog, on travaillait de manière intelligente et assidue dans les états-majors de l'époque.

En 1859 et 1860, Lecomte, capitaine fédéral, tirait deux volumes des chroniques qu'il avait consacrées ici-même aux événements dont l'Italie venait d'être le théâtre. La guerre des Duchés qui opposa le Danemark à la coalition de l'Autriche et de la Prusse, lui en inspira un troisième, en 1864. Puis il fournit au public romand une relation justement appréciée de la campagne de 1866 qui trouva sa conclusion le 3 juillet, sur le coup de tonnerre de Sadowa ou Koenigsgrätz. Enfin, dès l'année qui suivit la signature du traité de Francfort, les actions dramatiques de la guerre franco-allemande de 1870/1871 lui fournirent la matière d'un nouvel ouvrage en quatre tomes.

Si l'on tient compte encore des observations que lui inspirèrent les opérations franco-britanniques de la guerre de Crimée, on en conclura que Lecomte avait la plume facile, mais nous n'incluons aucun blâme dans cette constatation. Il faut souligner que dès 1860, cet officier de 36 ans nous atteste qu'il avait non seulement lu, mais encore parfaitement assimilé tout ce qu'on avait écrit de meilleur à son époque sur la stratégie et la tactique. Ses références aux campagnes de Napoléon, aussi nombreuses que précises et pertinentes, nous en apportent la démonstration, de même que ses citations de Jomini, de Clausewitz, de Muffling, de Ruestow, de l'archiduc Charles et de l'archiduc Albert, du cours de tactique du général Dufour, de Roquancourt qu'il qualifie d'« excellent », du général Lewal et du maréchal Bugeaud.

Directeur de la Bibliothèque cantonale vaudoise durant la période considérée, les loisirs, certes, ne lui manquèrent pas pour approfondir l'art militaire. On n'en remarquera pas moins que ce remarquable effort intellectuel d'un officier de milice suisse se développe à une époque où de l'autre côté du Jura, la pensée militaire a tendance à s'assoupir, où l'officier français de l'armée de métier ne lit plus guère, absorbé par la routine de la vie de caserne, ou détourné de la méditation des grandes opérations de guerre par les menues nécessités des expéditions coloniales. A cet égard, on a cité

cet exemple d'un exercice stratégique présidé par Napoléon III, au camp de Châlons : faute d'une préparation adéquate, le *Kriegspiel* envisagé fut remplacé par la lecture de quelques chapitres choisis de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers... Comme on voit, Lecomte s'était assuré par l'étude et la réflexion, une situation vraiment originale parmi ses camarades de langue française.

Il n'a rien, au surplus, du stratège en chambre ou d'un pédant de cabinet. L'étude du passé qu'il entreprend, doit viser « au profit du présent », et comme il l'écrit sans ambages, à propos des opérations possibles sur les deux rives du Pô, s'il est utile d'avoir en mémoire les manœuvres du prince Eugène en 1706, du maréchal de Maillebois durant l'hiver de 1746/1747, de Souvarov en 1799, de Bonaparte, l'année suivante, on se gardera bien de tomber dans le travers de ce général prussien qui, sur le champ de bataille de Iéna, croyait reproduire l'ordre oblique du Grand-Frédéric à Leuthen, en commandant : *Rechte Schuller vor!* Toute imitation stricte, dit-il expressément, ne serait qu'« une puérile singerie ».

D'autre part, il se tient à l'opposé d'une certaine spéculation philosophique ou prétendue telle. Une certaine tendance à l'abstraction lui fait qualifier, avec un peu d'exagération, Clausewitz d'« esprit fantaisiste ». En France, au lendemain de l'année terrible, il convient selon lui, de revenir aux bonnes traditions perdues des Turenne, des Napoléon, des Bugeaud sans se laisser abuser par la vaine apparence de nomenclatures nouvelles, ainsi que le faisait Lewal qui voulait substituer les termes de *stratopédie*, de *machétique* et de *proégétique* à ceux que nous avons heureusement conservés de stratégie, détactique et de logistique. De même, critiquant l'« illustre orientaliste » Ernest Renan et sa Réforme intellectuelle et morale, il ne craint pas d'écrire assez rudement mais avec bon sens, que, même si la France avait été composée exclusivement de saints, de saintes et d'académiciens, et l'armée, de lions, cela n'aurait pas empêché le Gouvernement et le Grand Etat-Major d'ordonner, et les Etats-Majors de Corps d'Armée

d'exécuter les mobilisations et les dislocations qui se firent du 16 juillet au commencement d'août, et que, cela étant, les résultats devaient être sensiblement les mêmes. Il écrivait encore que la première *réforme intellectuelle et morale* que devait s'imposer la France, était celle de sa stratégie, de sa cavalerie, de son artillerie, ainsi que celle de certains autres services quelque peu dépassés par les circonstances, et que, pour le moment, les autres préoccupations, certainement louables, devaient céder le pas.

Comme l'indiquent les dates de ses diverses publications, notre auteur a suivi l'événement du plus près qu'il pouvait. Mais c'est dire aussi qu'il a travaillé sans le secours des archives militaires des belligérants, à l'aide de la seule documentation du moment. Encore que les états-majors du XIX^e siècle fussent, en cours d'opérations, un peu moins discrets que les nôtres, on conçoit que cette précipitation ne va pas sans inconvénient. Reste, toutefois, que l'ambiance du champ de bataille se dissipe assez rapidement, et qu'il arrive à certains services historiques d'introduire dans leur narration plus de méthode et plus de prévision, que les événements n'en comportèrent dans la réalité. On introduit, de la sorte, un lien logique entre des événements qui se sont suivis chronologiquement.

C'est ainsi qu'en Allemagne, dans les dernières années du XIX^e siècle, on avait voulu représenter l'investissement de l'Armée du Rhin sous Metz, comme le fruit d'une manœuvre préconçue par le coup d'œil stratégique de Moltke, et dont les étapes nécessaires et voulues avaient été, les 14, 16 et 18 août 1870, les trois batailles de Borny, de Rezonville-Mars la Tour et de Gravelotte-Saint Privat. Depuis les célèbres travaux du colonel Foch dont l'École supérieure de guerre de Paris eut la primeur, il est établi que cette reconstruction historique manque de fondement. On sait, en effet, que les rênes flottèrent dangereusement entre les mains du chef du Grand Etat-Major prussien que des subordonnés impulsifs et sans vue d'ensemble, mirent en présence de toute une série de faits accomplis.

Or, c'est bien ainsi que Lecomte voit les choses dès 1872, c'est-à-dire sans l'aide de la volumineuse documentation dont disposait le futur maréchal de France, quelque trente-cinq ans plus tard. Qu'il s'agisse de l'inaction du général de Failly, le jour de Froeschwiller, de la portée du combat de Forbach, le 6 août 1870, ou des trois batailles sus-indiquées, dont l'impéritie ou l'inconscience de Bazaine, ne sut pas, à chaque fois, tirer une grande victoire française, on pourra, ici et là, apporter une précision ou une rectification, à tel ou tel passage de son exposé, mais sa synthèse et son jugement d'ensemble ne s'en trouveront nullement affectés.

On lui reconnaîtra donc le mérite d'une rare pénétration en matière de stratégie et de tactique. S'étant formé à l'école de son grand compatriote Jomini, auquel il a consacré une monographie qui eut l'honneur d'une réédition, les grands principes de la guerre sont toujours au centre de sa pensée : sûreté, sauvegarde de la ligne de communication, convergence des efforts, concentration des forces. Le succès même n'obnubile pas son raisonnement critique. Ainsi, concernant Magenta (4 juin 1859), la méthode qui a laissé dans l'inaction 11 divisions franco-sardes sur 18 ne recueille pas son suffrage, quelque heureuse qu'ait été l'issue de cette journée pour la gloire de Napoléon III. Face à Giulay, pareille imperfection demeurerait sans inconvénient, puisque le commandant en chef autrichien suivit les mêmes errements vicieux, mais c'est comme si dans une vision prophétique, Lecomte apercevait le Corps de la Garde Impériale assis sur ses sacs, alors que Canrobert se faisait hacher à Saint-Privat. Là encore sa pensée annonce celle de Foch.

Dans cette critique rigoureuse, on lui reconnaîtra le mérite d'une scrupuleuse impartialité. Ce n'est pas qu'il n'ait pas de sympathies personnelles et idéologiques, et le fait que le Conseil d'Etat vaudois l'ait nommé chancelier cantonal en 1875 indique assez le parti dans lequel il militait ; néanmoins, nous ne trouvons rien sous sa plume qui se ressente de ses

opinions. Son arbitrage est ordinairement plein de pondération, et s'il analyse avec une clairvoyance impitoyable les fautes du champ de bataille, il épargnera à leurs auteurs tout commentaire désobligeant et sarcastique. N'ayant pas eu à partager avec eux les responsabilités de la décision prise sous les obus, il lui aurait semblé indigne, de les accabler la plume à la main, dans son paisible bureau lausannois.

En 1862, le Conseil fédéral autorisa le lieutenant-colonel Lecomte à suivre les opérations de la guerre civile américaine dans le camp nordiste. Il fut attaché à l'état-major du général Mac Clellan qui commandait alors l'armée du Potomac, et auprès duquel il rencontra le prince de Joinville, le comte de Paris et le duc de Chartres, le premier fils, et les deux autres petits-fils du roi des Français Louis-Philippe, renversé par la révolution de février 1848.

On a le droit d'écrire que ce gigantesque conflit de caractère continental ne suscita pas dans les états-majors des grandes armées européennes, la curiosité dont il était digne à tous égards. En France, en Angleterre, en Autriche, on penchait plutôt pour le Sud, pour des raisons soit de conservatisme, soit d'économie politique. En Prusse, Moltke lui-même, questionné sur la Guerre de Sécession, répondait sèchement et sottement : « aucun intérêt militaire : c'est une simple rixe entre deux bandes de voyous. » Même quand Grant l'eût emporté sur Lee, les stratèges du vieux continent ne prirent pas garde que cette victoire de l'industrie nordiste sur l'entraînement sudiste, annonçait une révolution dans l'histoire de la guerre.

Ardemment républicain comme l'était Lecomte, et partisan convaincu du système de l'armée de milice, il se trouvait assurément beaucoup mieux placé sur le plan idéologique, que ses camarades des grandes armées permanentes de l'Europe monarchique, pour comprendre les circonstances de ce conflit. D'autre part, on sent à le lire que ses convictions d'ancien adversaire du Sonderbund durent rapidement lui

gagner la sympathie de ceux qui, de l'autre côté de l'Atlantique, cherchaient, comme Dufour en 1847, à rétablir par les armes l'intégrité de l'Union. Mais il y a plus : dès les premiers écrits de notre auteur, nous sommes frappé de l'importance qu'il accorde à la technique, non pas seulement à celle des armes (fusil se chargeant par la culasse, artillerie rayée) mais aussi à celle des communications (chemin de fer, télégraphe électrique). Il est clair qu'aux Etats-Unis, il allait être largement servi sous ce rapport.

A l'état-major de Mac Clellan, il allait trouver des unités de « ballonistes »¹, de télégraphistes, de typographes, de topographes, d'ingénieurs et de mécaniciens des chemins de fer ; l'*Ordnance-* et le *Signal-Corps*, chargés l'un de l'entretien de l'artillerie et l'autre des transmissions électriques et optiques, retiennent aussi son intérêt. Nul détail de quelque intérêt pratique ne lui échappe dans les rapports qu'il adresse au Conseil fédéral, depuis la « carabine-revolver » à cinq coups, jusqu'à la toile-caoutchouc dont les Nordistes font des tentes.

Il ne se borne pas quant au reste à ces divers aspects de la technique militaire. Il porte sur la troupe et sur les cadres de l'armée fédérale américaine des jugements d'une rare sagacité et dont certains traits demeurent valables encore aujourd'hui. Mais surtout, le premier en Europe et le premier de son temps, il a compris que la révolution industrielle, la puissance de son potentiel économique et l'ingéniosité de ses habitants feraient un jour des Etats-Unis d'Amérique une puissance militaire à l'égal des plus grandes de la planète. D'aucuns ont, sans doute, haussé les épaules, en lisant les conclusions de son dernier rapport sur la Guerre de Sécession ; l'événement de 1917 et celui de 1941 ont confirmé la clarté et la profondeur de ses vues.

¹ Détachements de ballons captifs d'observation, reliés au sol par le télégraphe électrique. Rappelons que les armées de la Convention disposaient de compagnies d'aérostats.

En honorant la mémoire du colonel-divisionnaire Lecomte, notre revue honore celle d'un homme à laquelle notre armée doit beaucoup.

Major Eddy BAUER

N. B. — Les citations que nous faisons des œuvres du colonel-divisionnaire Lecomte sont extraites de :

- *La campagne d'Italie en 1859. — Relation historique et critique.* — Imprimerie Corbaz et Rouiller fils, Lausanne, 1859-1860.
- *La guerre des Etats-Unis d'Amérique ; rapport au Département fédéral suisse.* — Charles Tanera, éditeur, Paris, 1863.
- *Relation historique et critique de la guerre franco-allemande en 1870-1871.* — Vol. I et II : Charles Tanera, éditeur, Paris, 1872-1873, vol. III et IV, H. Georg, libraire-éditeur, Genève et Bâle, 1874.

Le colonel F. Feyler
au service de la défense spirituelle de la Suisse
pendant et au lendemain de la première guerre mondiale

(Quelques extraits)

Nul n'eût mieux compris que le colonel Feyler la nécessité d'« Armée et Foyer », que la deuxième guerre mondiale fit naître chez nous des expériences de la première. L'ampleur des sacrifices imposés aux belligérants de 1914-1918, et les premiers développements de la guerre totale, exigèrent des gouvernements de grands efforts pour maintenir le moral de leurs peuples. La conviction de mener une « guerre juste » devint nécessaire aux civils qu'embrigadait l'effort collectif. Le conflit entre l'Entente et les Empires centraux prit dès le début et de plus en plus cet aspect idéologique qu'on reconnaît maintenant à toutes nos guerres « révolutionnaires » du XX^e siècle.

Ecrivain militaire d'une large culture, le colonel Feyler était porté par la pente naturelle de son esprit à s'intéresser à tous les aspects multiples du grand drame qui se jouait